

L'EXPOSITION DE PARIS

DE 1889

Prix du numéro : 50 centimes.

40 NUMÉROS. — PARIS ET DÉPARTEMENTS : 20 FR.

Adresser les mandats à l'ordre de l'Administrateur.

Journal hebdomadaire. — 29 janvier 1890.

N° 74

BUREAUX : 8, RUE SAINT-JOSEPH. — PARIS

Prix du numéro : 50 centimes.

40 NUMÉROS. — PARIS ET DÉPARTEMENTS : 20 FR.

Adresser les mandats à l'ordre de l'Administrateur.



PENDULE EN ARGENT CISELÉ, MODÈLE RENAISSANCE, EXÉCUTÉE PAR MM. BAPST ET FALIZE.

L'EXPOSITION DES TROIS AMÉRIQUES

Jamais encore l'Amérique, en tant que continent producteur et que puissance commerciale, ne s'était affirmée avec autant d'ampleur qu'à l'Exposition Universelle de 1889. Utilitaire et pratique, merveilleusement conçue quant au résultat à obtenir, impressionnant l'œil et frappant l'esprit, l'Exposition des deux Amériques n'offre pas seulement à la curiosité des masses des produits nouveaux, elle est aussi, pour le plus grand nombre, une révélation inattendue. L'Amérique leur apparaît enfin, riche de réalités, prodigue de promesses, dans un cadre grandiose de palais exotiques. Par les formes extérieures qu'elle s'est plu à leur donner, elle réveille le souvenir des civilisations disparues; par contre, à l'intérieur, tout est d'aujourd'hui, moderne, classé avec un art méthodique. Tout y révèle une race jeune, active, vigoureuse, un sol fertile, un climat propice, une culture intelligente et, devant cette accumulation de matières premières, devant les produits de cette industrie à laquelle les travaux scientifiques de l'Europe ont évité les tâtonnements coûteux, les recherches improductives, on se demande où n'atteindront pas des nations qui débutent ainsi.

Elles ont conscience que l'avenir est à elles, et nous, leurs aînés, qui leur avons montré la voie, qui, sur ces terres nouvelles, déversons, depuis des siècles, le trop-plein de notre population, nos pauvres et nos déshérités, nous pouvons être fiers des résultats obtenus par ces exilés de l'Europe. Ce sont eux, hommes du nord et hommes du sud, Anglais et Français, Portugais et Italiens, Espagnols et Irlandais, qui ont créé ces républiques florissantes et ce vaste Empire du Brésil, mis en valeur ces terres incultes, décuplé l'actif commun de l'humanité. Si l'Amérique a longtemps absorbé la sève de l'Europe, depuis, elle s'est richement acquittée. Elle a payé sa dette au centuple et l'Europe reconnaissante applaudit aux efforts de ses colons, s'enorgueillit de leurs succès.

L'un des traits caractéristiques de l'Exposition de l'Amérique, c'est de la voir, pour la première fois, s'affirmer dans son originale individualité, non plus, comme autrefois, sous la forme banale de produits similaires classés dans un local commun. A l'exception de la grande République des États-Unis qui occupe au Champ de Mars une place à peine proportionnée à son importance,

et du Canada, dont la France ne peut que regretter l'absence sans mettre en doute la sympathie, les deux Amériques ont tenu, cette fois, à recevoir, chez elles, leurs visiteurs. Elles n'y ont rien perdu et notre Exposition y a beaucoup gagné. La variété des constructions, les divers types d'architecture adoptés, outre qu'ils parlent aux yeux et à l'imagination, éveillant les souvenirs du passé, précisant des origines peu connues de la plupart des spectateurs, contribuent puissamment à fixer dans les mémoires les plus rétives le souvenir des choses vues. Un ensemble distinct, un enseignement clair se dégagent de ces visites séparées, faites dans des constructions de styles différents; la forme extérieure, l'aménagement intérieur hantent les yeux, gravant dans l'esprit la vision d'un monde exotique, d'une faune et d'une flore tropicales, d'une histoire d'hier greffée sur des civilisations disparues dont les formes s'incarnent en des temples symboliques, en de somptueux palais, en de coquets et gracieux pavillons.

Entre les mains de l'Europe qui l'a découvert, il y a près de quatre cents ans, qu'est devenu ce continent? C'est peu de chose, quatre siècles, dans la vie de l'humanité, mais ici les événements ont marché vite; ni longs efforts ni pénibles essais pour lui faire franchir les étapes successives dans la voie du progrès, mais une colonisation comme on n'en avait pas encore vu : un continent déversant sur un autre le surplus de sa population, tous deux marchant du même pas, vers le même but, par les mêmes voies? L'Exposition de l'Amérique répond à cette question.

Celle des États-Unis est, à elle seule, tout un monde. Nous avons eu l'occasion de la décrire ici même, nous n'y reviendrons donc pas, sauf pour mesurer plus loin à l'importance de la place qu'elle occupe la grandeur du rôle qu'elle aspire à jouer.

Dans ce vaste continent, dont la race anglo-saxonne détient près de la moitié, sur le reste elle projette son ombre : ombre redoutable, voisinage menaçant. Le Mexique ne le sait que trop, lui à qui une campagne hardie a ravi en 1847-48 une partie de son territoire : le Texas et le Nouveau-Mexique, l'Arizona et le Nevada, le Colorado, l'Utah et la Californie, incorporés aux États-Unis, pays de l'or et de l'argent, de riches pâturages et de grande culture, pertes irréparables qu'il s'efforce de compenser par la mise en valeur d'un territoire considérable encore, dont il nous expose, dans un palais aztèque, les productions multiples et variées. Productions des terres chaudes, des zones

tempérées et des régions froides, d'un sol étayé en vastes gradins, où l'or et l'argent abondent, où le bétail prospère, où l'agriculture récompense libéralement le travail de l'homme.

Aux frontières du Mexique commence l'Amérique centrale, dont l'Exposition n'est pas l'une des moindres curiosités ni des moindres attraits de notre grande Exposition Internationale. Si l'on supprimait du Champ de Mars les palais et les pavillons construits par les trois Amériques, on serait étonné moins encore du grand vide que produirait leur absence que de la disparition de la note gaie, claire et lumineuse, parfois grandiose, que ces édifices projettent sur l'ensemble. La France ne saurait trop savoir gré à ces hôtes étrangers du concours qu'ils ont apporté à son œuvre, des sacrifices qu'ils se sont imposés pour ajouter à son éclat.

Dans un élégant pavillon, Guatemala expose ses étoffes éclatantes, ses ponchos, ses tissus de soie, de laine et de coton artistement drapés. La foule se presse devant le diorama où revivent la faune et la flore du pays, les éblouissantes orchidées, les oiseaux au rare plumage, les insectes bizarres, collection intéressante et curieuse due aux patientes recherches de l'un de nos compatriotes, M. Boucard. Plus loin, les sacs de café et de sucre, de cochenille et de caoutchouc attestent les richesses de ce pays qui se révèle à nous.

Sur la terrasse du Palais des Arts libéraux, San Salvador expose, dans un édifice construit d'après le modèle des habitations locales, mélange curieux de l'art espagnol et de l'art arabe, ses matières premières et ses produits manufacturés. Les 664,000 habitants de cet État importent à l'année pour 17 millions et exportent pour 26 millions d'or, d'argent, de cuivre, de sucre et de tabac. Ils ont envoyé l'une des plus riches et des plus complètes collections de minerais.

Le Pavillon de Nicaragua, fort curieux à visiter, contient le plan en relief du Canal Interocéanique que les capitalistes des États-Unis se proposent de creuser entre le lac de Nicaragua, le Pacifique et l'Atlantique. Depuis quarante années ils poursuivent ce projet sans se laisser déconcerter par les tentatives faites à Panama. Les conventions sont signées, les ingénieurs à l'œuvre et les capitaux ne semblent pas devoir faire défaut à cette entreprise gigantesque. Déjà, en 1850, *Cornélius Vanderbilt*, le roi des bateaux à vapeur, avait établi par le Nicaragua sa ligne de paquebots, qui reliait New-York à San Francisco par un double transit de terre. Il y gagna des millions,

et sa réussite, en montrant le parti que l'on pouvait tirer du Lac Intérieur, a puissamment contribué à encourager les promoteurs de l'œuvre actuelle.

Elle enrichirait le Nicaragua, dont elle mettrait en pleine valeur l'exubérante végétation qu'atteste ce tronc de liane jeté pittoresquement au travers du pavillon. Il mesurait deux kilomètres et demi de longueur et, sur ce pont aérien, des singes grimaçants semblent encore se livrer à leurs exercices d'acrobates.

Le palais du Vénézuéla découpe, sur la massive construction du Mexique, sa blanche façade ajourée et sculptée. A l'intérieur s'étalent les ballots de tabac, sacs de sucre et de café, chocolats et soies, cacao dont le Vénézuéla exporte 120,000 balles à l'année. Puis la pyramide d'or de la mine du Callao; en 17 années on en a extrait ce massif de 120 millions.

Pays riche et sain, où l'on compte plus de centaines qu'en aucun autre et qui pourrait nourrir une population décuple de celle qu'il possède : deux millions d'habitants sur une superficie de 1,500,000 kilomètres carrés.

A quelques pas de là, au-dessus d'un temple Inca, la République de l'Équateur déploie son pavillon : un aigle aux ailes étendues planant sur une mer unie d'où surgit une étincelante montagne d'argent. Située sous l'Équateur dont elle porte le nom et dont la ligne idéale passe sur la cime du Cayambé, la jeune République a conquis son indépendance à la sanglante bataille de Pichincha, livrée à la plus haute altitude où jamais hommes aient combattu. C'est là, sur l'énorme massif de la Cordillère des Andes, à plus de quatre mille mètres au-dessus de la mer, que l'on retrouverait, s'il existe encore, le paradis terrestre, son merveilleux climat, sa faune et sa flore. C'est à Quito, capitale de l'Équateur, à Quito, reine du printemps perpétuel, qu'il faudrait l'aller chercher.

Presque aussi vaste que l'Europe, l'Empire du Brésil, fleuron détaché de la couronne de Bragance, unique représentant, dans l'Amérique méridionale, du principe monarchique, a dressé, au pied de la Tour Eiffel, son palais à triple étage de galeries, sa tour carrée de 40 mètres de hauteur. Justement fier de ses richesses naturelles, du rang qu'il occupe dans le monde, de la haute estime en laquelle est tenu le souverain qui préside à ses destinées, philanthrope doublé d'un savant, le Brésil n'a rien négligé pour donner à son Exposition tout l'éclat qu'elle comportait.

Dans ce vaste Empire sillonné par des fleuves immenses, par l'Amazone, reine

des eaux, ce Nil américain qui, sur mille lieues de longueur, déroule son cours majestueux et, par ses deux cents affluents, offre à la navigation un réseau de cinquante mille kilomètres, la faune et la flore sont inépuisables. Dans les hautes forêts, l'orchidée balance sa tige souple et nerveuse, ses fleurs étranges aux pénétrants parfums. De là sont venus ces bois rares dont les billes énormes attirent l'attention; du nord, ces pierres précieuses, diamants et émeraudes; du Rio Grande do Sul, ces agates, ces améthystes et ces cornalines, ces minerais d'or; puis ces vins, ces tabacs et le café dont le Brésil produit la moitié de ce que le monde consomme. Mais sa prospérité actuelle n'est rien auprès de ce que l'avenir lui réserve. Quand ces vastes forêts seront ouvertes, quand les régions encore peu connues de l'ouest seront envahies par la civilisation, ce ne sera plus, comme aujourd'hui, par un milliard que se chiffreront l'importation et l'exportation de l'Empire. Bien autrement élevée sera la part contributive du Brésil au mouvement industriel et commercial de l'univers.

C'est avec un sympathique intérêt que l'on franchit le seuil du pavillon où le Paraguay expose ses produits. Enfermé au cœur du continent entre le Brésil, la Bolivie et la République Argentine, sans autre accès à la mer que par le Rio de la Plata et le Rio Parana, en apparence condamné à étouffer dans ses limites, décimé par une guerre terrible avec ses puissants voisins, guerre dans laquelle il a vu périr les neuf dixièmes de sa population, plus d'un million d'habitants, le Paraguay a survécu à de cruelles épreuves. Il est venu prendre, lui aussi, sa place à notre grande Exposition et nous montrer les produits de son sol et de son industrie : tabac et maté, manioc et sucre, café, coton, riz; puis ses dentelles et ses poteries, ses marbres et ses porphyres. Sorti, vaincu, d'une lutte redoutable, il affirme hautement sa persistante vitalité, sa volonté de réparer les maux subis, de repeupler ses campagnes et de mettre en valeur ses ressources naturelles.

Près de lui, l'Uruguay, riche en bétail et en céréales, confiant dans l'avenir et dans sa prospérité — chaque année croissante, nous montre ses extraits de viande et ses cuirs, ses blés, ses lins, ses arachides et ses laines, son port de Montevideo, capitale de la République, siège du gouvernement, peuplé par 134,000 habitants, port important, ville d'un grand avenir, située à l'embouchure du Rio de la Plata.

Sur l'autre rive du fleuve et du côté opposé de l'estuaire, Buenos-Ayres, capitale de la République Argentine : cen-

tre d'un commerce qui se chiffre par un total de plus d'un milliard, Buenos-Ayres, la première ville de l'Amérique méridionale, fière de ses 500,000 habitants et de sa suprématie financière, revendique la souveraineté du bassin de la Plata.

L'Exposition de la République Argentine est, à coup sûr, l'une de celles qui ont le plus attiré l'attention publique. Dans un palais qui a coûté plus de 1,200,000 francs, qu'a édifié M. Ballu, et à l'ornementation duquel il a convié nos meilleurs artistes, les visiteurs se pressent. Sur ce monument grandiose, l'ingénieuse fantaisie de l'architecte a semé près d'un millier de cabochons qu'éclaire, le soir, la lumière électrique, gigantesques émeraudes et rubis qui courent au long de la façade et donnent à cette construction l'aspect féerique d'un palais ruisselant de pierres précieuses. Dans les terres cuites il a enchassé faïences et mosaïques, sculptures décoratives couronnant les quatre pylônes des angles, ornant les pendentifs de la grande coupole intérieure. Le succès est complet et l'éloge sans réserve. Transporté, comme il doit l'être, à Buenos-Ayres, ce palais y deviendra l'un des plus beaux ornements de la grande cité.

L'essor pris, depuis peu d'années, par la République Argentine, est prodigieux. De 1868, date de son premier emprunt à l'étranger, l'Europe a prêté à cet État plus d'un milliard 325 millions de francs. Jamais, à aucune époque, on ne vit un peuple jeune et entreprenant se lancer avec autant de hardiesse dans la voie des gigantesques entreprises, des grands travaux d'utilité publique, aborder aussi résolument les problèmes les plus compliqués, contracter, en aussi peu d'années, des dettes aussi énormes, eu égard à sa population et à ses ressources, et justifier autant d'audace par autant de succès. De 1861 à 1868 sa dette publique, tant intérieure qu'extérieure, s'est élevée de 92 millions à 2 milliards 800 millions de francs, mais dans ce même laps de temps sa population passait de 1,500,000 à 5 millions d'habitants, ses revenus de 75 à 300 millions. Puis, 10,000 kilomètres de voies ferrées mettant en valeur 30,000 lieues carrées de terres, sans valeur la veille, estimées deux milliards aujourd'hui.

Dans son gigantesque palais, la République Argentine expose mille échantillons de blé, cinq cents de maïs, ses viandes congelées, ses laines, ses cuirs et ses peaux.

Cette accumulation de matières premières explique et justifie les hautes visées de la jeune République. Éclairée par l'expérience séculaire de l'Europe,

(Voir la suite page 270.)

LA MUSIQUE A L'EXPOSITION

Lorsque, appelée dans un concert ou dans une soirée, M^{me} Sarah Bernhardt doit dire une poésie, elle choisit souvent ce délicieux morceau de la *Légende des siècles*, qu'on appelle la chanson d'E-viradnus; de sa voix mélodieuse, elle donne d'abord le titre : « un peu de musique », et c'est déjà comme un doux prélude à la chanson que sa voix d'or va rythmer... Il semble que les organisateurs de l'Exposition Universelle se soient rappelé cette circonstance : eux aussi, ils ont dit, en ouvrant le palais du Champ de Mars, non seulement « un peu » mais « beaucoup » de musique, j'allais écrire « trop » de musique.

De la musique, on en fait partout : de la musique sérieuse au Trocadéro ; au Champ de Mars et à l'Esplanade des Invalides, de la musique gaie, dans des costumes et avec des instruments pittoresques. C'est de celle-ci que je veux seulement dire quelques mots.

Voici d'abord les Serbes. Ils portent la casaque de drap bleu ouverte sur une chemise blanche, le long pantalon blanc. Le costume est somptueux. Les musiciens se groupent avec art, et sur des instruments à cordes pincées, de toute dimension,



Les Serbes.



Le tambourinaire.

Avec la musique russe, nous revenons dans le monde slave. Les femmes ont la jupe rouge bordée d'un galon d'or, le tablier à broderies rouges et bleues, la petite veste échancrée très bas, la chemise russe, blanche, brodée aux poignets ; au cou, un collier de pierres multicolores ; sur la tête, un diadème rouge ou blanc, avec broderies d'or. Les hommes ont la chemise russe, rouge, la veste sans manches en velours noir, la toque à bordure de velours rouge foncé et à fond de satin rouge ; la plupart sont chaussés de hautes bottes. Ils jouent les suaves mélodies de Glinka et de Tchaïkowsky, les ouvrages français aussi, *Carmen* surtout. Et, de leur concert, s'échappe comme un souvenir du steppe, tendre et rêveur.

Les *Lautars* roumains sont plus nouveaux pour nous que les Tziganes de la Hongrie, que, depuis dix ans, on a vus partout. Comme les Tziganes, ce sont des bohémiens, mais des bohémiens propres à la Roumanie. Le prince Bibesco, ce grand seigneur aimable qui fut l'intelligent initiateur de l'Exposition roumaine, nous expliquait ce nom de Lautar que portent tous ces groupes de musiciens. Lautar était le nom du chef d'une bande bohé-

mienne, qui s'était rendue célèbre dans toute la Roumanie par ses chants et sa musique. Les grands seigneurs, quand ils donnaient une fête, l'appelaient à leur palais. L'un d'eux, un jour, recevait Liszt : il fit venir Lautar, qui émerveilla le grand compositeur hongrois. Liszt fut tellement enthousiasmé qu'après avoir bu à la santé de Lautar et avoir rempli, selon l'usage, le verre où il avait bu de pièces d'or, il se mit au piano et improvisa une de ses plus belles compositions. Lautar écoutait, sous le charme... Tout à coup il fit signe à ses compagnons, qui, prenant leurs instruments et suivant des yeux leur chef, se mirent à répéter l'œuvre improvisée par Liszt... L'anecdote est jolie : elle donne une idée de l'instinct musical de ces bohémiens.

Leur musique n'a pas l'entrain, la verve de celle des Tziganes de la Hongrie : elle est peut-être plus voluptueuse... C'est un plaisir de les voir, avec leurs vestons courts, blancs et soutachés de noir sur le dos, de rouge sur les manches, avec le pantalon blanc à raies noires, le gilet soutaché de rouge, la ceinture rouge aussi ; ils ont le teint basané, les yeux noirs, les moustaches fournies, peu

nommés *tambouras*, ils jouent une musique lente et mélancolique. Ils chantent aussi en s'accompagnant sur leur tamboura.

De tamboura à tambourinaire, la transition semble indiquée. Ce n'est pourtant pas la même chose. Qui ne se souvient de Valmajour, l'immortel tambourinaire si joliment décrit par Alphonse Daudet ? « Vraiment il avait belle mine, sa veste de cadis jaune sur l'épaule, autour des reins sa taillote d'un rouge vif tranchant sur l'empois blanc du linge. Il tenait son long et léger tambourin pendu au bras gauche par une courroie, et de la main du même bras portait à ses lèvres un petit fifre pendant que de sa main droite il tambourinait, l'air crâne, la jambe en avant. Tout petit, ce fifre remplissait l'espace comme un branle de cigales bien fait pour cette atmosphère limpide, cristalline, où tout vibre, tandis que le tambourin, de sa voix profonde, soutenait le chant et ses fioritures. » Alors joués peut-être avec trop de solennité (le tambourinaire est aujourd'hui un homme arrivé : on dirait un élève du Conservatoire), alors défilent la chanson de *Magali*, le *Rêve de Tambourinaire*, la *Farandoule de Tarascaire*, etc., et quand les petites notes aiguës des galoubets s'égrenent, soutenues par les sons des tambourins, tantôt caressés par la baguette à bout d'ivoire, tantôt frappés à coups redoublés, on se rappelle encore le fameux mot de Valmajour : « Ce m'est venu de nuit en écoutant chanter le rossignol. »



Les Russes.

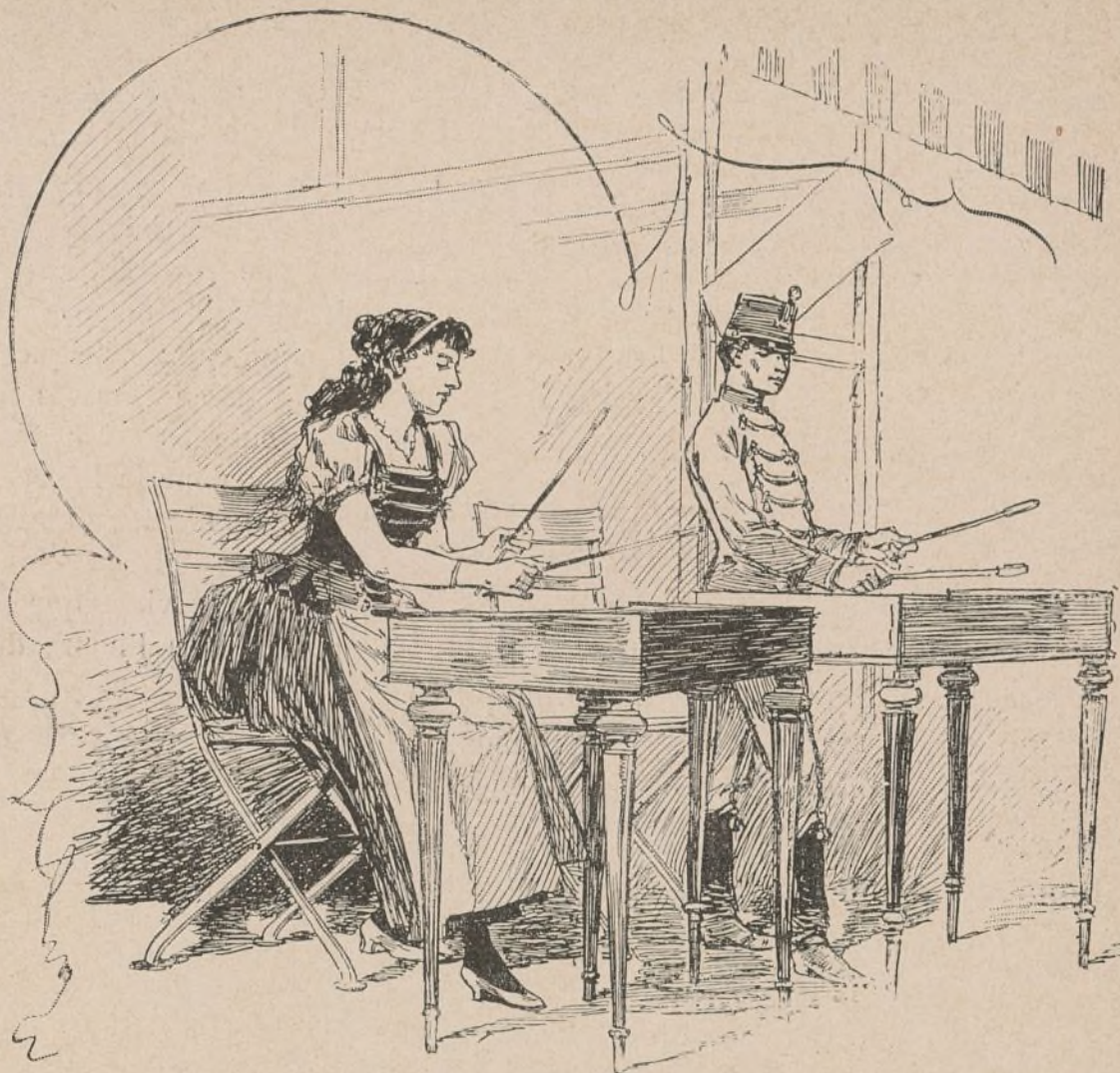
ou point de barbe. Leurs instruments, ce sont le violon, le violoncelle, le cymbalum, la cobza, sorte de luth à manche court et à ventre renflé, et la flûte de Pan... La mélodie est vague, sans motif bien déterminé, avec, de temps en temps, un air de pipeau léger et vif, ou un motif de danse. Un de leurs morceaux préférés est l'*Étoile*, poésie de M. Alexandri, que M. Clavel a traduite en français : la musique est de Demetri C. Floresco. Nous la publions dans ce numéro. Dans la musique des Lautars, on retrouve le sentiment de la vie et du mouvement, l'amour de la liberté et de l'indépendance, innés à tous ces bohémiens, qu'ils viennent de la puzta hongroise ou de la forêt roumaine...

.... M^{lle} Hona Kovacs a quatorze ans; son frère, Dego Kovacs, a dix ans. Ils nous viennent de Budapest. Le garçon a le dolman bleu aux brandebourgs d'or et le pantalon gris; la jeune fille, une jupe verte et un corsage de satin rose, à manches courtes... Ils exécutent sur le cymbalum des czardas avec une volubilité extraordinaire. On leur a donné une médaille d'argent au Trocadéro.

.... Traversons les mers... L'estrade est longue et couverte de tapis : tout au fond, les musiciens, et devant eux, les almées... La petite scène et la salle sont recouvertes d'un velum que soutiennent les arbres, laissés là, du Champ de Mars... Le *ganoim*, l'*oud*, la *darbouka*, résonnent sous les doigts des musiciens... Les almées Adila, Farida, Hanem Mohamed, Kadra, paraissent successivement sur le devant de l'estrade, dans leurs costumes chatoyants : les amateurs goûtent le plaisir que peut offrir le spectacle de la danse du ventre... Voici venir aussi les Soudanais...

La taille est petite, le corps est maigre. Ils ont une moustache très courte, le nez court et aplati, les lèvres fortes... La physionomie est douce. Ils portent un maillot marron, une culotte courte, de couleur bleue, une ceinture rouge; les jambes sont nues. Leur coiffure ressemble à une longue perruque, avec un diadème orné de miroirs et de coquillages. Un poignard est accroché au bras droit, au-dessus du coude... Voulez-vous savoir leurs noms?

Les joueurs de tam-tam ou de guitarde s'appellent Cheik Abdallah Dou-chach (c'est le chef), et les deux autres Farag; les danseurs sont Hamada et Abdallah Moustapha... Ils dansent sur une mélodie monotone, en remuant beaucoup les pieds et en faisant résonner leur ceinture, composée de nombreux pieds de chèvre, qui s'entrechoquent... Ils simulent aussi un combat avec leurs poignards à manches sculptés, leurs longues lances, leurs boucliers en cuivre, ornés d'une sorte de croix rouge qui se détache sur un fond vert... Pendant que les danseurs s'agitent, le musicien se tient debout, dans sa longue robe bleue. Il pince la lyre ou la guitare qui donne le rythme et qui est ornée de foulards bariolés... Ils racontent volontiers que la guitarde dont ils se servent au Champ de Mars est sacrée, qu'ils ne la vendraient point pour tout l'or du monde. Lorsqu'elle a été achevée, ils ont célébré un sacrifice en son honneur : le matin, avant de se mettre au travail,



Les cymbaliers hongrois.

le soir, avant de dormir, ils prient devant elle... Pendant qu'ils dansent ou qu'ils jouent, les Soudanais considèrent le public qui est devant eux, surtout les femmes, qui ne paraissent pas très rassurées. Ils les regardent avec beaucoup de curiosité et presque un peu d'effroi. Il y a pourtant moins de danger pour eux que pour elles, certainement.

ADOLPHE ADERER.



LA MUSIQUE A L'EXPOSITION. — Les Soudanais au Café égyptien.

employant du premier coup les procédés les plus scientifiques et les machines les plus perfectionnées, ouvrant largement ses portes aux émigrants, faisant appel aux capitaux du monde entier, leur inspirant la confiance qu'elle possédait, la République Argentine a franchi, semble-t-il, la période la plus difficile dans la vie des nations. Si, à l'audace qui lui a merveilleusement réussi, elle sait allier la prudence et le sang-froid, nul doute que l'avenir qui l'attend ne soit au niveau de ses plus vastes ambitions.

Vainqueur du Pérou et de la Bolivie, le Chili a, dans une lutte mémorable, porté jusqu'à Lima ses armes victorieuses. Il n'a été ni moins heureux ni moins favorisé dans son développement agricole et commercial et ses conquêtes pacifiques ne sont pas celles dont il doit le moins s'enorgueillir. Riche en or et en argent, il nous montre ses matières premières et ses produits fabriqués alimentant un commerce de 600 millions. Énergique et persévérant, il a su mettre en pleine valeur les ressources d'un sol en apparence ingrat. Il a su en tirer tout ce qu'il pouvait rendre, extraire de ses déserts le salpêtre et le guano; de ses mines, le cuivre et l'argent; peupler ses hauts plateaux de troupeaux, ses coteaux de vignes et d'oliviers, les versants des Andes de lamas et de chèvres.

Vaincue dans sa lutte avec le Chili, enfermée entre le Brésil, la République Argentine, le Chili et le Pérou, forcément repliée sur elle-même, la Bolivie a su mettre à profit la période de paix qui a succédé aux désastres de la guerre de 1879. Dans son élégant pavillon, qui rappelle par son architecture originale et bizarre les constructions boliviennes modernes, elle expose ses riches échantillons de minerais d'argent, de cuivre et de manganèse, le café, le caoutchouc et le coca, ses importantes collections anthropologiques, sa faune et sa flore, son couloir de mines construit avec des minerais d'argent d'une valeur de 70,000 francs.

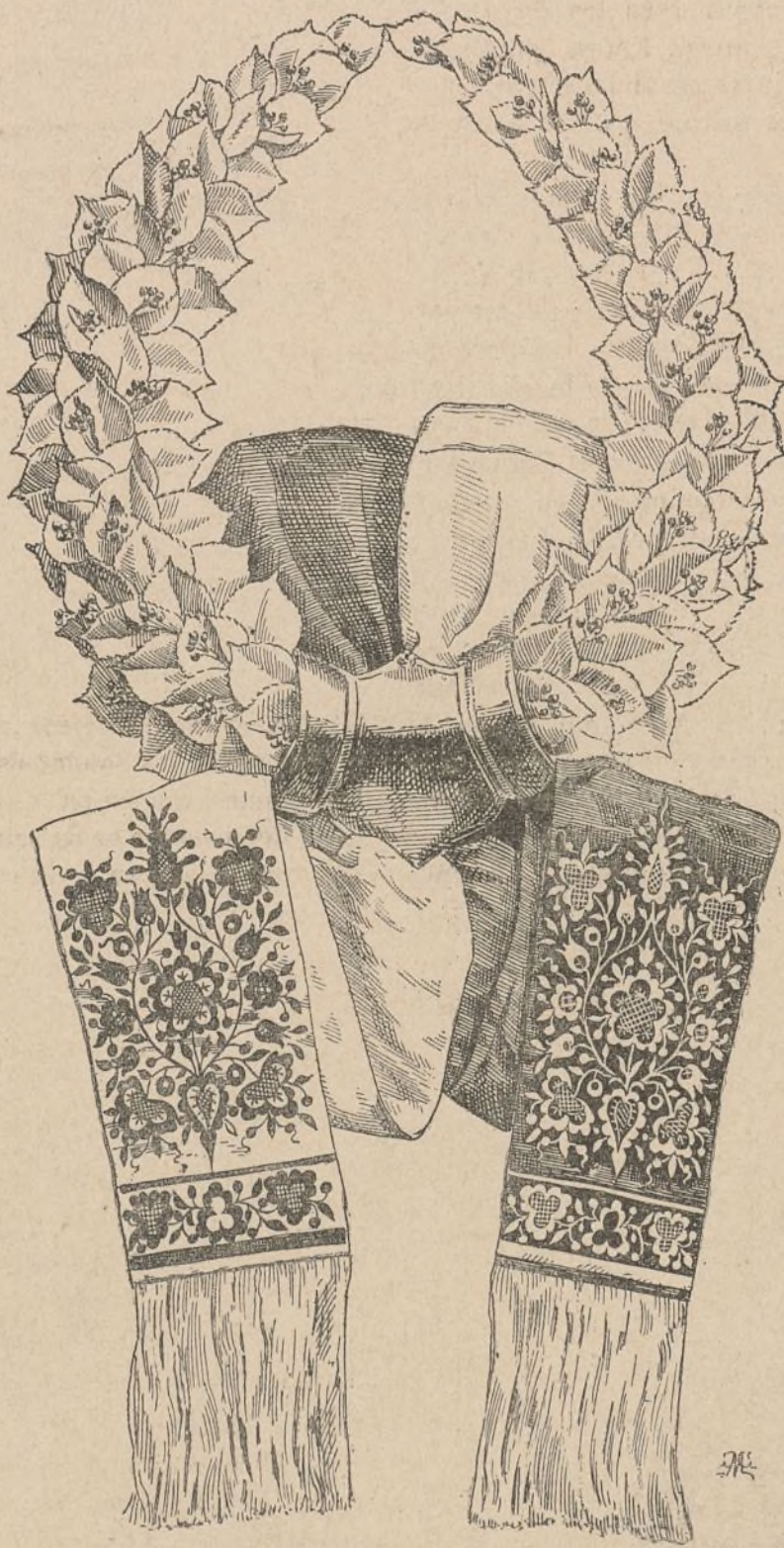
De cette revue, forcément rapide, des richesses que l'Amérique étale à nos yeux, des ressources chaque jour plus considérables qu'elle nous révèle, un fait se dégage et s'impose : le rôle important qu'elle est appelée à jouer dans l'évolution économique et industrielle qui s'annonce. Ce que sera ce rôle, les conséquences qui en résulteront pour l'Europe, l'initiative récemment prise par les États-Unis pour en détourner à son profit les avantages, pour s'en assurer la direction, c'est ce qu'il nous reste à étudier.

C. DE VARIGNY.

LES TCHÈQUES A L'EXPOSITION

Parmi les hôtes que le monde entier nous a envoyés pour admirer et pour étudier notre Exposition Universelle, il n'y avait assurément pas de plus satisfaits, de plus franchement heureux de notre grand et brillant succès que nos amis, les Tchèques.

Venus en groupes nombreux à Paris, il ont en toute occasion témoigné de leur ardent amour pour la France et de leur admiration pour les résultats obtenus par son génie et son travail. — Nous étions d'autant plus touchés que nous savions que ces sympathies n'avaient pas attendu l'heure du succès pour se mani-



COURONNE OFFERTE PAR LES DAMES TCHÈQUES AUX GYMNASTES FRANÇAIS.

fester et qu'elles nous étaient fidèlement acquises dans l'adversité.

Qui de nous ne se rappelle avec un vif plaisir les vaillants Sokols, qui, malgré maints obstacles suscités par un régime ombrageux leur interdisant même de déployer en France leur bannière nationale, étaient entrés en lice à côté de nos gymnastes français et ceux des autres nations amies pour mesurer leur force et leur adresse au Polygone de Vincennes.

Ils ont bien mérité les trois grands prix et les onze récompenses qui leur ont été décernés par le jury international. Ces vigoureux jeunes hommes, portant si crânement la plume de faucon à leur toque, n'ont pas seulement gagné les sympathies des juges et des spectateurs de leurs brillants débuts au Concours de gymnastes, mais la population de Paris, toujours si prompt à deviner des cœurs dévoués à la France, les a

partout acclamés et distingués chaleureusement à leur passage. Ces ovations spontanées ont été particulièrement enthousiastes à l'occasion de la visite des Sokols à l'Hôtel de Ville.

Nous ne pouvons pas omettre de mentionner ici que la délégation des Sokols avait été chargée de remettre aux gymnastes français une couronne d'argent artistement travaillée, don gracieusement offert par les Dames tchèques.

Quelques semaines s'étaient à peine écoulées qu'un nouveau train spécial nous apportait d'autres convives de Bohême. Cette fois c'étaient des artistes et des grands industriels qui, ayant M. le baron Friedberg-Mirohorsky à leur tête, étaient venus au nombre de 265 nous rendre visite.

Émerveillés de notre Exposition et des beautés de notre capitale, ils ont tenu à rendre hommage à leurs hôtes en déposant, le 14 juillet, au monument de la République française une magnifique couronne ornée de rubans tricolores avec l'inscription « Les Tchèques à la France ».

Ils ont en outre déposé une belle couronne au tombeau de leur compatriote, le poète Mickiewicz, qui repose à Montmorency.

Au mois d'août enfin nous vîmes arriver les touristes tchèques, qui, au nombre de 350, ont été invités par la municipalité à un banquet donné en leur honneur. Le cœur attristé, nous constatons finalement que les étudiants tchèques qui ont fait remettre par leurs délégués, à leurs camarades les étudiants français, une adresse de félicitation à l'occasion de l'inauguration de la nouvelle Sorbonne, ont été si cruellement frappés par le gouvernement d'Autriche-Hongrie qui, voyant dans cet acte de courtoisie une infraction à la loi, a prononcé la dissolution de l'Association des Étudiants tchèques, que nous faisons des vœux sincères pour la prompte réorganisation de ce centre de la jeunesse universitaire. Nous terminons ces lignes consacrées au souvenir de nos hôtes tchèques en exprimant le vœu que les rapports et les liens d'amitié si heureusement renoués entre nos deux pays se raffermissent et se resserrent de plus en plus.

LES FÊTES DE L'EXPOSITION¹

Tous portent, chacun à sa manière, l'écharpe tricolore, négligemment roulée en tortillon, largement étalée sur la poitrine, chez l'un fanée et ayant beaucoup servi, chez l'autre rutilante et battant neuf, agrémentée de glands et de franges d'or. Deux ou trois l'arborent majestueusement en sautoir; celui-ci, enfin, voulant se figurer qu'il est grand-croix de la Légion d'honneur, a subtilisé dans les plis le blanc et le bleu et ne laisse voir qu'un large ruban rouge.

Sur tout le parcours, on fait des ovations à la plupart des départements, particulièrement à la Meurthe-et-Moselle, au territoire de Belfort, à la Seine-et-Oise, au Nord, au Pas-de-Calais, à la Somme, à la Gironde et à l'Hérault, dont les maires entonnent à pleine voix et à plusieurs reprises le *Chant du départ*; au Rhône, qui a son enseigne décorée de rubans tricolores et de palmes triomphales; enfin, à l'Yonne, qui clôt le cortège.

¹ Voir les n^{os} 69 à 73.

Un groupe de manifestants, juché sur la terrasse du Musée du Louvre, agite sans relâche chapeaux, mouchoirs et ombrelles.

Sur la place de la Concorde, d'habiles industriels louent au public des places sur des bancs, des échelles, des tréteaux, des tonneaux et des charrettes. Une mer humaine a envahi la terrasse des Tuileries et les grilles sont tapissées de curieux. Chaque bec de gaz porte une grappe de gavroches. (A suivre.)

LE PANORAMA

DE LA COMPAGNIE TRANSATLANTIQUE

Le Panorama de la Compagnie générale Transatlantique est un des clous de l'Exposition. Il est peu de visiteurs, en effet, qui n'aient voulu pénétrer dans son enceinte, et les grands jours de l'Exposition, on voit une queue interminable aux abords du pavillon. Ce succès se comprend, étant donné l'engouement, la passion même que l'on éprouve pour tout ce qui touche à la marine. Bien que le peuple français, pris dans son ensemble, ne puisse être considéré comme un peuple marin, on ne peut lui contester son goût très vif pour les choses de la mer.

Quelques détails sur le panorama en lui-même et sur les dioramas qui l'accompagnent et le complètent. Aussitôt entré dans le bâtiment, le visiteur peut se croire à bord d'un des navires de la grande Compagnie : l'escalier qui conduit à la plate-forme, avec ses marches en bois des îles, les garnitures de cuivre des rampes, les lampes avec leurs suspensions à la Cardan qui leur permettent de garder une position verticale, quel que soit le tangage ou le roulis, les couloirs étroits, éclairés par un hublot au verre épais pour résister aux caresses quelquefois trop vives des paquets de mer, tout est réuni pour donner l'illusion; il ne manque que le balancement et le bruit régulier de la puissante machine, pour ne pas oublier un instant que l'on vogue vers New-York.

Mais nous sommes arrivés au sommet de l'escalier, à l'obscurité voulue a succédé une vive lumière, et il faut quelques minutes pour se reconnaître. Nous sommes sur le pont du navire et tout autour de nous, les inscriptions gravées sur la roue du timonier, sur les ceintures de sauvetage, indiquent que le navire qui nous porte est la *Touraine*.

Au-dessus de nous, sur la passerelle supérieure, un timonier tient la roue du gouvernail, l'œil fixé sur l'habitacle, le compas, suivant l'expression du métier; l'officier de quart, un premier lieutenant qui est à côté de lui, lui a indiqué sur quel degré du cadran il doit maintenir l'aiguille de la boussole : au moindre écart observé, il donne un tour de roue à droite ou à gauche, à tribord ou à bâbord, et sans le moindre effort, grâce à une machine à vapeur actionnée par cette roue, il fait osciller le gouvernail et évoluer la formidable masse.

Sur cette passerelle sont rangés, dans des cases séparées, une série de pavillons aux couleurs et aux dessins divers; ce sont eux que nous voyons couvrir les cordages des navires pavoisés. Mais ce n'est pas dans un but décoratif qu'ils sont avant tout à bord; grâce à eux, et par suite d'une combinaison adoptée par toutes les nations maritimes, un navire peut causer avec un autre navire, de n'importe quelle autre nation, et à une distance de quelques milles.

Chacun de ces pavillons représente une lettre, une réunion de quatre d'entre eux constituera donc quatre lettres. On en conçoit que la réunion par 4 de 18 lettres différentes peut donner lieu à une série presque infinie de combinaisons. Un livre, que chaque navire possède, renferme en trois langues toute une série de combinaisons, avec un sens attaché à chacune d'elles. Ainsi quatre pavillons représentant les lettres K J H V pourront signifier (je n'ai pas le dictionnaire sous les yeux) : « Le navire demande à être remorqué, sa machine a des avaries. » On est surpris, en parcourant ce livre, de voir la multitude des questions et des réponses prévues.

Signalons encore, à côté de la case aux pavillons, les règlements et services d'ordres, en cas d'incendie, dans le cas où le navire doit être abandonné, etc. Chaque homme a son poste assigné, rien n'est laissé à l'imprévu. On conçoit que ce doit en être ainsi quand il s'agit d'assurer le sauvetage en pleine mer d'une population de douze à quinze cents âmes. Devant nous, presque à nos pieds, se présente l'avant du navire. Il fait beau, heureusement, et rien ne nous échappe, mais par un léger temps de brume il nous serait impossible de voir jusqu'au bossoir avant, qui se trouve à près de 75 mètres de nous. La *Touraine*, plus grand encore que ses frères ou sœurs, les derniers paquebots construits par la Compagnie transatlantique pour le service du Havre à New-York, présente une longueur de 164 mètres de l'étrave à l'étambot, et si cette longueur n'a pas été dépassée, c'est qu'il eût été impossible d'évoluer dans le port trop étroit du Havre avec des dimensions plus considérables.

En avant de nous, sur le pont, près de l'escalier de la coupée, on aperçoit un groupe dont les figures se dessinent très nettement. M. Eugène Péreire, le sympathique président de la Compagnie Transatlantique, reçoit de M. Daynard, l'ingénieur en chef, le navire qui nous porte : la *Touraine*. Autour de lui sont groupées des figures de connaissance : M. Cloquemin, le vice-président de la Compagnie et les administrateurs, puis MM. Berger, Alphand, les organisateurs de notre merveilleuse Exposition; Nénot, l'architecte du Panorama, qui s'est fait un nom, quoique jeune encore, par la construction de la nouvelle Sorbonne, etc., etc. Si ce Panorama est merveilleusement réussi, c'est grâce évidemment à l'intelligente association de MM. Nénot et Poilpot : l'architecte et le peintre chargés de mener cette œuvre à bien.

Plus près du spectateur, un groupe attire l'attention, c'est une jeune femme, en proie déjà aux premières atteintes du mal de mer et que le commissaire du bord, reconnaissable à ses deux galons d'argent, essaie de reconforter par de bonnes paroles. Le commissaire et le médecin jouent auprès des passagers un rôle important à bord, ce sont les deux seuls officiers avec lesquels ils ont en effet des rapports incessants et nécessaires. Le commissaire est chargé de toute l'intendance du bord, d'assurer la nourriture de l'équipage et des passagers, et ce n'est pas une sinécure quand il s'agit d'un navire tel que la *Touraine* qui compte près de trois cents hommes inscrits sur les rôles : officiers de pont, officiers mécaniciens, gabiers, timoniers, chauffeurs, soutiers, plus le personnel destiné à assurer le service des passagers : cuisiniers, maîtres d'hôtel, valets de chambre, et enfin le personnel féminin assez nombreux des femmes de chambre.

Quant aux passagers, leur nombre est

variable, mais il atteint toujours un chiffre élevé : 1,000 à 1,200.

Quant au médecin, dans les traversées du Havre à New-York, son rôle consiste surtout à soigner des maladies légères occasionnées par l'inévitable roulis, mais sur d'autres lignes il est loin d'être aussi anodin, et sur celles des Antilles, le service médical a trop souvent été surchargé au retour, par les malheureux rapatriés de l'isthme de Panama.

Si nous quittons un instant le pont, pour jeter les yeux sur le magnifique panorama qui se déroule sous nos yeux, nous apercevons, à notre droite, la ville du Havre avec sa jetée, si fréquentée des étrangers qui viennent passer quelques heures dans notre grand port commercial de la Manche. La jetée est bondée de monde et ce n'est pas là une fantaisie de l'éminent artiste. C'est une fête au Havre, en effet, à chaque départ du transatlantique. Les vieux marins retraités ne manquent jamais, le samedi, de se réunir pour saluer le magnifique navire qui porte si fièrement nos couleurs. Parmi les vieux, il en est quelques-uns, *laudatores temporis acti*, qui regrettent le temps de la navigation à voile. C'était alors le beau temps de la navigation, des brillantes manœuvres de voilure pour utiliser le vent si faible ou si fort qu'il fût; puis il faut le dire, les vrais matelots sont un peu jaloux du personnel de la machine, qui joue désormais un rôle si important à bord; mais, malgré ces regrets, désormais inutiles, ils n'en sont pas moins fiers et reconnaissants à la Compagnie Transatlantique, qui lutte si courageusement et si heureusement contre les compagnies anglaises et allemandes.

Pour soutenir cette lutte de chaque jour, la Compagnie, en effet, a multiplié ses efforts et nous pouvons nous en rendre compte en voyant groupée autour de la *Touraine*, une partie de la flotte transatlantique.

Quel que soit le mérite de M. Poilpot, il n'a pu, en effet, réunir sur sa toile les 72 navires qui constituent cette flotte.

Les plus importants cependant sont représentés. Ce sont tout d'abord les cinq grands steamers qui font le service de New-York : la *Champagne*, la *Bourgogne*, la *Bretagne*, la *Gasconne* et la *Normandie*. Réunis à la *Touraine*, leurs machines représentent 57,000 chevaux-vapeur!

Puis, un peu plus loin, les anciens bateaux qui faisaient autrefois la grande ligne (c'est ainsi qu'on désigne la ligne Havre-New-York), et qui, ayant dû céder leurs places aux nouveaux venus mieux armés pour la lutte, desservent maintenant les ports des Antilles : la *France*, la *Ville-de-Paris*, le *Saint-Laurent*, le *Labrador*.

Enfin l'*Eugène-Péreire* avec les bateaux du service méditerranéen, qui, au nombre de trente, assurent nos communications rapides entre la côte française et la côte algérienne.

En 1888, la jauge totale des navires transatlantiques était de 150,053 tonnes, et leur force de 141,950 chevaux. Ils avaient parcouru 1,632 voyages, d'un parcours total de 775,168 lieues marines.

Après le panorama, 11 dioramas nous initient encore à la vie du bord, ou nous montrent les ports les plus importants desservis par les paquebots.

C'est la salle à manger de la *Champagne*, qui peint sur le vif un dîner pendant la traversée. Les femmes sont en toilette, quelques-unes décolletées, les hommes en habit; l'étiquette règne à bord, un peu trop même pour ceux qui aiment leurs aises.

Puis le grand escalier et le salon de conversation du même navire.

Les autres dioramas, que je ne ferai qu'énumérer, représentent : l'entrée de la *Bourgogne* dans le port de New-York, au moment où le paquebot laisse à tribord la statue gigantesque due au ciseau de Bartholdi, la Liberté éclairant

le monde, royal cadeau du peuple français au peuple américain.

L'*Eugène-Péreire* entrant dans le port de Marseille et la *Ville-de-Rome* sortant du port d'Alger.

Enfin les dioramas qui nous montrent les chantiers de Penhoët où la Compagnie construit

ses navires. Pendant longtemps l'Angleterre avait le monopole de la construction des grands paquebots. Les chantiers de la Clyde et de la Mersey paraissaient devoir être les seuls capables de mener à bien une si vaste entreprise.

La Compagnie Transatlantique à Saint-Nazaire, la Société des forges et chantiers de la



DIORAMA DU QUAI DE DÉPART DES BATEAUX TRANSATLANTIQUES.

Méditerranée à la Seyne, ont prouvé que l'industrie française pouvait soutenir avec éclat la lutte contre les constructeurs anglais.

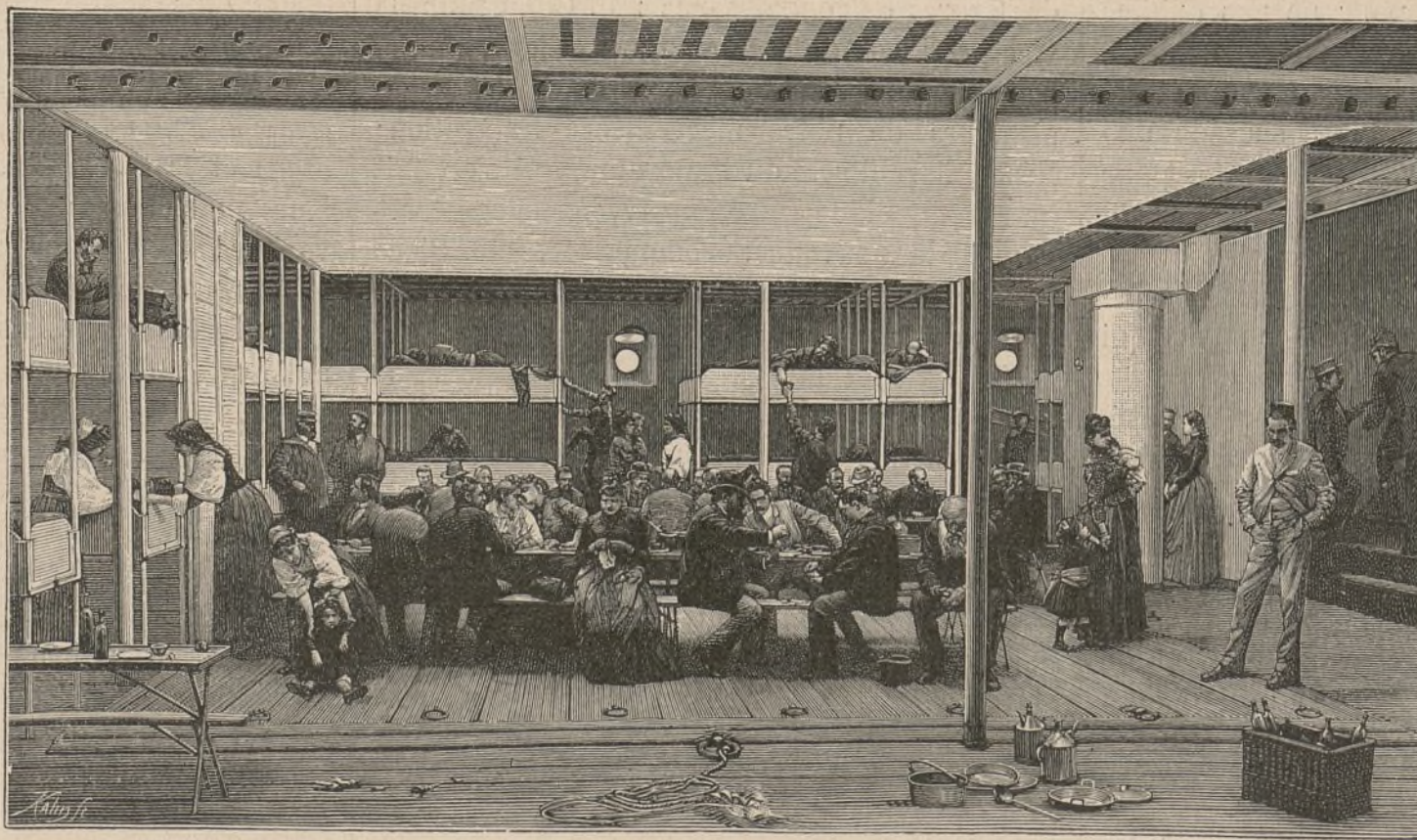
Il est toutefois un tableau devant lequel s'arrête de préférence le public et qui est loin d'être gai. C'est la tente des Transatlantiques au Havre. Si, parmi les voyageurs de première et de seconde classe, le plus grand nombre part avec l'espoir d'un prompt retour, il n'en est pas de même des passagers de troisième; émigrants pour la plupart, qui, abandonnant le sol de la vieille Europe, vont chercher, sinon la fortune, au

moins l'existence dans la jeune Amérique. Pour eux, l'adieu est éternel. C'est la dernière fois qu'ils foulent la terre européenne, ils laissent derrière eux des parents, des amis, des souvenirs; il n'est pas d'homme, en effet, si isolé qu'il soit, qui ne quitte sans regret le pays qu'il a vu naître, car suivant l'énergique expression de Danton : On n'emporte pas la patrie à la semelle de ses bottes.

Si tout le luxe et le confort sont réunis pour les passagers de première, il faut reconnaître que les progrès réalisés pour adoucir les incon-

venients de la traversée aux émigrants sont considérables. A cet égard, la Compagnie Transatlantique a multiplié ses efforts. Comme aération, propreté, nourriture, il y a loin des anciens entrepôts où l'on parquait les infortunés émigrants avec les salles aérées, d'une élévation suffisante, que possèdent les grands transatlantiques.

Mais quels que soient les progrès réalisés, la traversée en commun, dans ces conditions, est toujours pénible et l'amélioration la plus sensible, la plus efficace est encore la diminution



DIORAMA DU CARRÉ DES ÉMIGRANTS, AU PANORAMA TRANSATLANTIQUE.

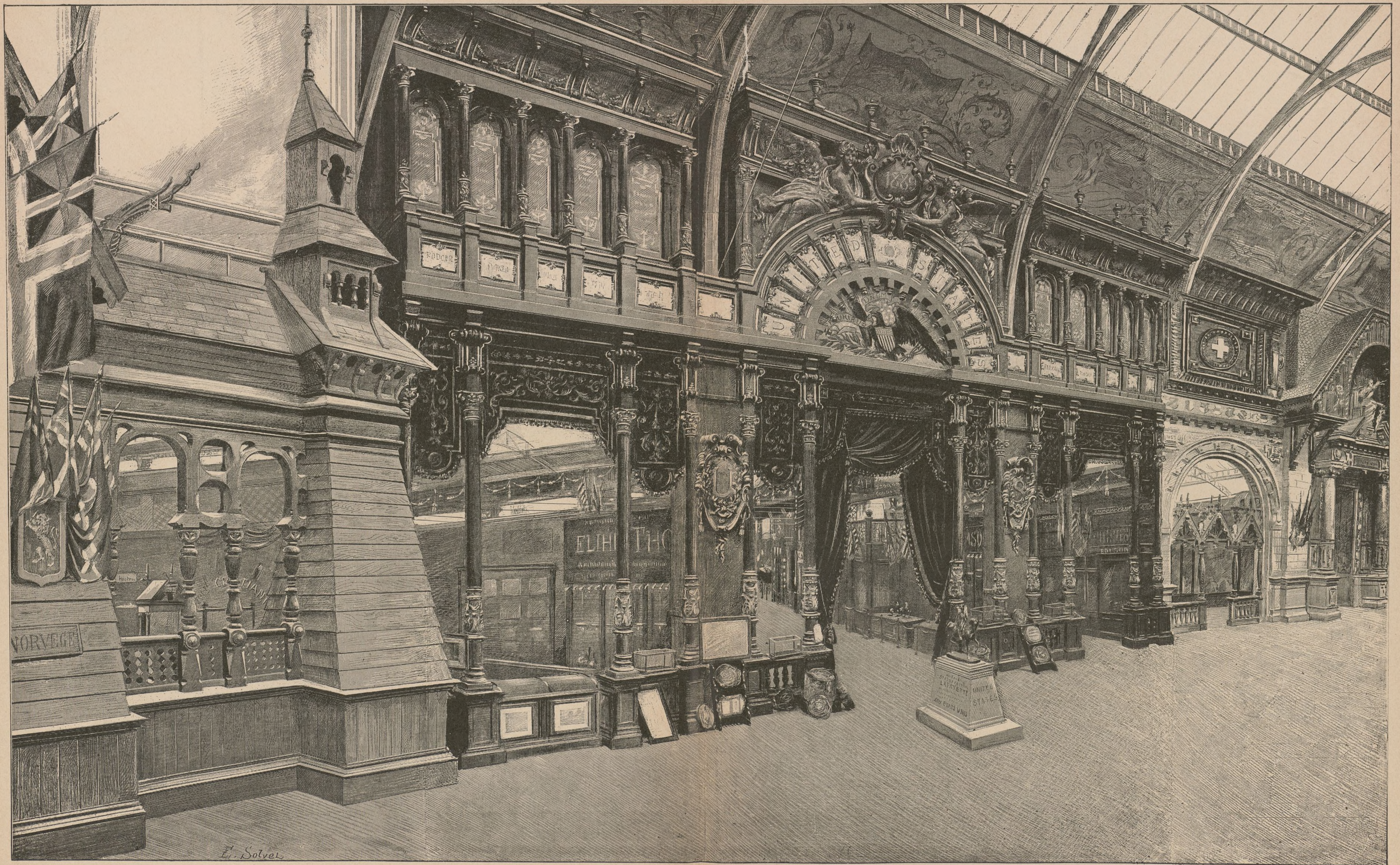
dans la durée de la traversée. Or, sur ce point, les résultats acquis sont merveilleux. Quand le *Péreire* effectuait sa traversée en 12 jours en 1867, on s'extasiait et l'on affirmait alors qu'il serait impossible de diminuer la durée du parcours. Impossible, les ingénieurs ont bien montré qu'il fallait rayer désormais ce mot, quand il s'agit de vitesse. Il y a trois ans, la *Normandie* ne mettait plus que 8 jours et 6 heures pour

parcourir la distance qui sépare le Havre de New-York. La *Champagne*, aujourd'hui, exécute ce trajet en 7 jours et 12 heures et les puissantes machines de la *Touraine* lui permettront sans doute de diminuer encore de quelques heures cette traversée.

Plus que toute autre, la Compagnie Transatlantique pourrait prendre comme devise : *Cito et jucunde*, « rapidement et agréablement ».

A l'heure actuelle où le goût des voyages se développe de plus en plus, je ne saurais trop conseiller à ceux qui le peuvent, un voyage à New-York et aux chutes du Niagara. C'est à peine un voyage d'un mois, et le temps passé à bord ne sera pas, j'en suis persuadé, un des moins agréables souvenirs de leur voyage, surtout s'ils ont eu... beau temps et belle mer.

D^r P. L.



FAÇADE DE L'EXPOSITION DES ÉTATS-UNIS DANS LE PALAIS DES INDUSTRIES DIVERSES.

SCAUX, IMP. CHARAIRE ET FILS.

Ayuntamiento de Madrid

